



MARC  
**VILLARD**  
BARBÈS TRILOGIE

série noire  
GALLIMARD



**COLLECTION SÉRIE NOIRE**

Créée par Marcel Duhamel



MARC VILLARD

# BARBÈS TRILOGIE

REBELLES DE LA NUIT  
LA PORTE DE DERRIÈRE  
QUAND LA VILLE MORD

*nrf*

GALLIMARD

Suivez l'actualité de la Série Noire sur les réseaux sociaux :  
<https://www.facebook.com/gallimard.serie.noire>  
[https://twitter.com/La\\_Serie\\_Noire](https://twitter.com/La_Serie_Noire)

REBELLES DE LA NUIT. Cet ouvrage a été précédemment publié  
aux Éditions du Mascaret en 1987. © Éditions Gallimard, 2019.

LA PORTE DE DERRIÈRE. © Éditions Gallimard, 1993.

QUAND LA VILLE MORD. Cet ouvrage a été précédemment publié  
aux Éditions La Branche en 2006. © Éditions Gallimard, 2019.

© Éditions Gallimard, 2019, pour la présente édition.

Couverture : D'après photo © Michael Zumstein / Agence VU.

*Rebelles de la nuit* a été édité en 1987 par Claude Mesplède au Mascaret. *La porte de derrière* a été publié à la Série Noire par Patrick Raynal en 1993. Enfin, *Quand la ville mord* m'a été demandé par Jean-Bernard Pouy pour sa collection Suite Noire en 2006. *Barbès Trilogie* réunit ces trois romans situés dans un même quartier en compagnie de l'éducateur de rue Jacques Tramson.

Si Gallimard accueille aujourd'hui *Barbès Trilogie*, c'est à la suggestion de Stéphanie Delestré. Je remercie les quatre éditeurs dont les noms précèdent.

*Marc Villard*





# REBELLES DE LA NUIT



*Remerciement à  
Dominique H*



Brocanteur.  
La mort empaillée.  
Le faucon me bouscule  
Comme un bizuth.  
Tu viens, chéri

Comme si elles ne voyaient pas  
Que je perds mon sang.  
Un orage s'approche  
Aussi jugulaire  
Qu'un bloc de marbre.

YVES MARTIN



## *Prologue*

Les deux Blacks portaient des parkas bleu marine. En juin. Le plus âgé avait la tête compressée par une casquette de base-ball et sa carrure laissait entendre qu'il aurait pu ridiculiser n'importe qui avec une jambe dans le plâtre.

Un jeune homme leur ouvrit la porte palière sur laquelle ils tambourinaient négligemment.

— Franck ? susurra le cadet africain.

— Bravo, vous savez lire couramment ! ricana le locataire en indiquant sa carte de visite collée sur le panneau.

Le Black se tourna vers son compagnon.

— Un comique !

L'homme à la casquette repoussa Franck au centre de la chambre.

— Quel foutoir ! soupira-t-il.

Disant cela, il laissa son regard se pervertir au contact du grabat recouvert d'une couverture tunisienne, des vêtements sales empilés dans un angle du mur et des vieilles cires de Neil Young, esseulées contre un électrophone fatigué.

Sophie, une jeune fille aux yeux foncés, se déplaça au-dessus d'un pouf. Elle s'avança bravement au centre de la pièce.

— Tu les connais, Franck ?

Une claque supersonique lui ravagea la bouche alors qu'elle valdinguait contre la bibliothèque. Le jeune Noir la saisit par le col et l'entraîna dans la cuisine aux murs verdâtres dont il referma la porte derrière eux.

— Qu'est-ce que vous voulez, les mecs ? C'est quoi, ce souk ? s'enquit Franck, la voix détimbrée.

L'Africain soupira et fit descendre la fermeture à glissière de sa parka. Il tira une chaise à lui et se posa dessus à califourchon.

— C'est Selnik qui nous envoie, Franck.

— Qui ? Selnik ?

— Pisse un coup, t'es tout rouge.

Le jeune homme s'allongea avec précaution sur le matelas, appuyant son dos contre le mur.

— Écoutez, y a erreur sur la personne, Selnik et moi on est comme les doigts de la main ! Ici, on fête un anniversaire et...

« Base-ball » s'esclaffa silencieusement. Les sons semblaient bloqués au fond de sa gorge alors que des larmes perlaient à ses paupières.

— Un anniversaire, hein ?

— C'est ça.

Le Noir repoussa la chaise qui le supportait et se planta, jambes écartées, au-dessus du matelas.

— Le pognon, Franck ! Nous sommes attendus par des patrons difficiles.



— Je ne sais même pas de quoi vous parlez...

L'autre se baissa vivement, saisit un coussin en vadrouille et le plaqua sur le visage de Franck :

— Happy birthday, Franck !

Dans le même temps, il extirpa d'une poche intérieure un Beretta et tira une balle dans la tête du jeune homme tout en repliant le coussin sur l'arme pour en atténuer la détonation.

Il se redressa, remisa son pistolet dans sa parka et entreprit de fouiller la chambre en débutant par la bibliothèque branlante.

Au même moment, Sophie commença à hurler derrière la porte. Celle-ci s'ouvrit à la volée et une curieuse bête à deux dos roula sur le sol de la pièce. La fille poussait des cris stridents alors que le jeune Noir gémissait, protégeant ses yeux aux paupières déjà entaillées.

Son compagnon le remit sur pied sans ménagement. Confrontée au cadavre de son ami, Sophie hoquetait aux portes de la démence. Un voisin tambourina rageusement au plafond.

La situation échappait à « Base-ball ». Il entraîna son acolyte vers l'escalier, se tournant une dernière fois vers la jeune fille.

— On reviendra, ma biche.

Elle ouvrit les yeux, coupa le son et se prit à trembler. Franck était mort, elle avait la fièvre, la vie était dégueulasse. On pense ce genre de choses à dix-sept ans. Non, dix-huit. L'anniversaire.

Machinalement, son regard se porta sur le cadeau, un minuscule attaché-case repoussé contre le tas de linge sale.

Elle s'en approcha, fit jouer la serrure et contempla, sous la lumière vibrante de juin, le bijou encastré dans la feutrine intérieure.

Puis elle se souvint, la rage au cœur.

Quatre mois plus tôt, elle n'était qu'une gamine. Aujourd'hui, majeure et vaccinée contre l'adversité. Attention.

Elle calquait son attitude sur celle de ses copines de lycée dont les regards pouvaient glisser sur dix mâles en rut sans ciller. La distance. Préservées pour des passions exceptionnelles. Ne jamais fixer les yeux sur l'un de ces porcs, ils se font des idées pour un oui, pour un non.

Mais subsistait un symbole incontournable : le Topkapi café-brasserie-tabac, annexe du lycée, où l'exiguïté des lieux imposait une promiscuité dégradante.

C'est là, dans ce bar de merde, qu'elle avait aperçu Franck pour la première fois. Il était vautré, comme toujours, sur un juke-box de collection dont le morceau le plus récent semblait être *Summertime* par Janis Joplin. Les tréfonds de l'angoisse humaine.

Maigre, maladif et baba, il dodelinait de la tête en cadence sur un vieux tube. Ses yeux délavés brûlaient d'une fièvre inconnue sur son visage cerné de cheveux fins. Leurs regards s'étaient croisés furtivement. Puis plus rien, l'enfer du bac blanc consumant son quotidien.

Quinze jours plus tard, elle somnolait devant un café tiède. Il s'était posé silencieusement sur le siège qui lui faisait face.

— Un Coca light ? Pour décrasser le cerveau.

— Vous me parlez ?

Elle en baissait les yeux. Merde.

— Tu vends ton âme à l'Éducation nationale ?

— Et vous, machin ?

— Un pied dans la vie, l'autre dans le néant.

— Crevant, non ?

Ils auraient pu continuer ainsi pendant des siècles, à se humer avec des mots tout faits, jouer au jeu débile des adolescents imperméables au sentiment. Mais Franck s'était levé. Elle avait suivi, boudeuse et terrorisée. Vierge, carrément anachronique.

Ils avaient transformé la chambre, trois jours durant, en palais oriental. La fusion totale, l'éblouissement. Elle ne savait plus rien de la couleur du ciel, quant au pavillon familial, il relevait d'une nostalgie désuète.

— Franck, mon gars, soupira-t-elle à voix haute.

Il lui avait interdit de remettre les pieds dans son lycée pourri. Secrètement, elle s'en était réjouie car le bac C se dressait devant elle comme un pic inaccessible. Son éducation convergea du côté de Neil Young, Joplin, les Doors, des symboles marginaux que la société lui avait jusque-là dissimulés. Ils s'infligèrent tous les films de Godard et elle se plia aux théories fumeuses, ha, ha, de Carlos Castaneda.

Elle s'adonna aux œufs sur le plat, au riz complet, à la fondue bourguignonne. Toute leur relation baignait dans un quotidien fantasmé. Génial. Elle abusait de cet adjectif : Franck était génial, la vie était géniale et même la piaule – un taudis infect – était géniale.

Le soir, elle mutait en montreuse d'ombres, perchée au

faîte de la ville, dépliant son imaginaire sur le ciel saturé d'étoiles.

Puis l'argent s'était fait rare. Alors Franck lui avait expliqué. Pour le deal.

Ça l'avait tuée au début, vivre avec un dealer. Puis, au fil du temps, elle s'était prise au jeu : son homme était l'un des derniers aventuriers du monde occidental. Le Club des Cinq revisité par Peckinpah. Elle s'était coulée dans la peau d'une femme de truand, terrorisée dedans, relax en surface.

— Comment ça s'est passé ?

— Ils ont failli me serrer, rue Myrha. J'ai lâché la came dans le caniveau.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je vais me rattraper sur les prochaines doses.

Cool. La distance, toujours. Elle prenait ça comme un job avec ses inévitables aléas et ses bons jours, aussi, quand Franck rentrait plein aux as.

Ces soirs-là, ils se faisaient des bringues à tout casser au Zéro de conduite, boulevard Saint-Michel. Pièce de bœuf pour deux (couteau de boucher sur la planche), brochettes adipeuses pour suivre et les inévitables patates cuites dans la cendre. Ils terminaient ces folles agapes par le concert d'un rescapé ridé des merveilleuses seventies. Le fin du fin en ce domaine semblant être Santana.

Puis Franck s'était lassé de la chambre, de la crasse, du boulevard de Rochechouart. Il projetait d'acquérir, avec son bas de laine, un studio nickel sur les hauts de Belleville. Marbre dans l'entrée, gazon impeccable. Il lui manquait dix briques et, pour les obtenir, il avait fait bondir le prix

des doses sans prévenir le fournisseur. Dangereux, très dangereux.

Maintenant il était là, son pauvre amour, franchement décédé au beau milieu des textiles arabes.

Elle tira de la feutrine le collier au diamant serti et le glissa dans sa poche de jeans. Puis, en cinq minutes, fit disparaître toutes les traces de sa présence dans les lieux. Elle prit même le soin d'essuyer ses empreintes sur les meubles, les disques, les bouquins. Enfin, elle posa le pied sur le boulevard tiède, hagarde et braquée contre l'existence.

Boubacar manipula le collier, dans l'arrière-salle de l'épicerie Moubarak, rue de Chartres.

— Sept mille, annonça le marabout, serré dans une djellaba bleue.

— Sept mille, avec un diam ! s'emporta Sophie. On n'est pas chez Emmaüs, pépère.

— C'est dur à revendre. Je peux monter jusqu'à neuf mille, c'est mon dernier prix.

— T'es vraiment un enfoiré. Allez, dix mille.

Le marabout soupira tristement.

— Franck est mort, tu es sûre ?

Elle fit oui, les larmes aux yeux.

— Bon, dix mille et tire-toi. Je ne te connais plus.

Sophie dissimula son contentement et déserta l'échoppe en raffant une poignée d'abricots secs et les billets que lui tendait à regret le marabout. Elle marcha longuement sous le néon technicolor avant de se faire indiquer la tanière de Kourichi, un recéleur d'armes de Pigalle qui survivait au-dessus d'un club de ping-pong.

D'avoir été durant quatre mois la compagne d'un dealer en vue lui ouvrait bien des portes, mais elle devait faire vite pour ne pas leur laisser le temps de choisir leur camp.

Un escalier aux marches disjointes conduisait au nid d'aigle de l'Algérien. Par sa fenêtre en chien-assis, on distinguait le balcon de Jacques Prévert, ce jour-là désert et proche de l'effacement car une brume de chaleur persistait sur la ville.

Sophie ne connaissait pas Kourichi mais la liasse de billets fut sa meilleure recommandation. L'homme, voûté, flirtait avec la soixantaine. Il se glissa dans un cagibi situé au fond de la pièce et réapparut, tenant dans ses bras trois fusils à répétition.

Elle indiqua du doigt un modèle à pompe.

— Combien celui-ci ?

— Un Remington tout neuf, une pure merveille.

— D'accord, mais tu en veux combien ?

— Voyons... quinze mille avec les munitions ?

— Trop cher. Je peux seulement mettre dix mille.

— Prends le M 16. Il est d'occasion mais impeccable et ultraléger en plus.

— Trop long pour moi.

— J'ai un manteau en cuir, attends-moi.

Intriguée, elle le regarda disparaître dans son capharnaüm puis il la rejoignit, tenant dans ses bras un long manteau en faux daim de provenance espagnole.

— C'est pas du cuir !

— C'est pareil. Essaie-le.

Elle enfila le vêtement et laissa pendre le fusil à son

épaule de façon à le maintenir contre sa hanche. Elle serra le fin manteau sur elle. L'arme restait invisible et la coupe longue lui convenait bien car elle était grande et portait des minibottes en peau.

— Je vais crever là-dedans mais je ne vois pas d'autre solution. Tu me laisses une boîte de munitions avec ?

— Ça roule.

Elle regarda son fric disparaître entre les mains du fourgue. Brutalement, une nausée lui monta aux lèvres. Elle venait d'en finir avec Franck, avec sa réalité physique. Lui restaient son rêve étincelant, ses jours heureux et la haine monstrueuse qui lui serrait les tempes.

Elle prit congé de Kourichi et se coula au cœur de la masse humaine qui grouillait sur le terre-plein du boulevard, cernant les manèges disséminés de la fête foraine. L'atmosphère était lourde et poisseuse mais ces milliers de visages avides et solitaires n'en tenaient aucun compte. Ils étaient là pour donner corps à leurs fantasmes et le baromètre n'avait rien à voir dans tout cela.

Sophie marchait. Super Jaimie en croisade contre les Forces du Mal. Au petit jour, épuisée, elle se résigna à utiliser ses derniers billets pour prendre une chambre au Calcutta, un hôtel de passe plutôt bien tenu entre Barbès et Anvers. Parvenue dans la chambre au papier vénitien, elle s'abattit sur le lit et sombra dans un profond sommeil.

Le lendemain, elle se posta dans un futur loft, présentement délabré, au troisième étage de l'immeuble situé en face de l'Élysée Montmartre. Les princes de la came

investissaient parfois les coulisses de la salle aux heures creuses pour contacter leurs dealers. Franck le lui répétait souvent : « Je passe en vedette américaine à l'Élysée Montmartre. »

Elle vit pénétrer dans les lieux des catcheurs empâtés, des beugleuses de troisième zone et des managers soucieux, mais aucun des visages entraperçus ne collait avec le souvenir fugitif qu'elle conservait des tueurs africains.

Dix-huit heures. Le soleil baissa d'intensité. Les néons se firent plus vifs aux frontons des peep-shows et sur les trottoirs l'affluence devint franchement cosmopolite. Le temps d'un flash, elle nota dans l'entrée de l'Élysée une parka bleu marine, surmontée d'une casquette de base-ball. Elle rapprocha le M 16 du carreau cassé, son cœur s'affola dans sa poitrine.

Alors qu'elle s'apprêtait à descendre pour se rapprocher de la salle de catch, le Black à la parka réapparut, inspecta longuement le boulevard et fit signe derrière lui à un personnage invisible. Les deux hommes s'engagèrent sur la chaussée, déclenchant un concert d'avertisseurs. Le compagnon du Black était sanglé dans un imperméable gris clair de bonne coupe. Ses cheveux étaient bruns, il portait une cravate club et accusait la quarantaine. Alors qu'ils se dirigeaient vers une Toyota métallisée, stationnée au pied de son immeuble, Sophie épaula le fusil américain. Elle puisa au fond d'elle-même la force de le faire, la force de presser la détente.

Ils s'engouffrèrent dans l'automobile. Elle ferma les yeux, un bref sanglot lui déforma le visage. Elle resta ainsi



prostrée un bon quart d'heure puis admit qu'elle n'était pas faite pour donner la mort.

Elle traversa, son manteau sous le bras, la salle des pas perdus en direction des guichets « banlieue » de la gare Saint-Lazare, fit l'acquisition d'un billet, le poinçonna et sauta vivement dans le direct de 19 h 15 sur le quai n° 3.

Tout un monde oublié se recomposa devant son regard boudeur. Les travailleurs immigrés somnolant sur leurs banquettes, l'immuable belote au fond du wagon, les jeunes femmes fatiguées peinant sur des classiques en collection de poche.

Une fois descendue du train et malgré la présence de l'usine de construction automobile, l'air lui parut plus vif. Elle s'arma de courage et, dédaignant le bus, entreprit de traverser la ville pour gagner le plateau.

Une lumière sourde filtrait au travers des persiennes du pavillon familial.

Elle inspira plusieurs fois, incapable de se décider à pousser la porte. Des pas dans la rue l'y aidèrent. Elle entra. Ils étaient installés derrière la table ovale, le regard accroché au journal du soir que dispensait le récepteur TV, et la bouche occupée à détruire des escalopes de veau.

— Salut ! lança-t-elle, la voix chevrotante.

Sa mère pivota, les yeux lui sortirent de la tête. Elle se leva, main sur la bouche, et se précipita dans la cuisine pour vomir. Agnès, sa sœur de onze ans, lui souriait, mettant en évidence son appareil dentaire. Quant à son père, déjà lesté de cinq Ricard, il lui fallut quelques secondes pour accommoder son regard à la réalité.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

Il se leva pesamment. Lointaine, elle posa son manteau sur une chaise.

— Je suis rentrée. Bonsoir papa.

— Tu parles d'une surprise ! T'étais sortie pour acheter des cigarettes ?

Un sourire contraint se dessina sur les lèvres de la jeune fille.

— Écoute, je suis fatiguée. Je vous raconterai tout à l'heure.

— Fatiguée, hein ? Sale pute.

La gifle la projeta contre une desserte bretonne de bois foncé. L'homme au teint rouge et à la moustache hirsute se pencha sur elle.

— Où t'étais, salope, tu vas répondre ?

Elle reprit une beigne en pleine bouche. Ici, rien n'avait changé, tout recommençait comme avant. Comme avant Franck.

Sa mère s'accrochait déjà au cou de l'ivrogne, essayant maladroitement de l'étrangler.

— Touche pas à ma fille, ordure ! hurlait-elle sur un mode hystérique.

Agnès se pencha vers Sophie.

— T'avais un amoureux ?

La grande sœur grimaça un sourire qui pouvait passer pour un acquiescement.

— T'as dormi avec lui ?

Elle fit oui encore une fois puis écarta la gamine. Ses parents se lançaient des assiettes à la tête devant un raz de marée au Bangladesh.

Elle gagna sa chambre en courant et ferma la porte à clé. La fatigue la submergea brusquement. Elle se laissa glisser sur la cretonne de son lit de jeune fille et, enfin, se décida à pleurer.



Tramson marchait, le cœur à la casse, dans les rues naufragées.

Il marchait dans cette félicité mouvante, car il aimait la rue, la nuit, la foule dérisoire et sublime. Il aimait volontiers son regard à ces yeux qui jaillissaient du néant, leur offrant le don fugitif de son visage sans illusion.

Parfois, dans les rues nègres, il lui venait des doutes quant à cet amour instinctif pour le bitume. Alors l'amant mutait en chasseur. Tramson était dur, obstiné et terriblement sentimental.

Tournant le dos à Barbès, il se dirigea en rasant les murs vers la gare du Nord. Le foyer pour sans-abri était édifié derrière la station afin d'éviter tout contact entre la population laborieuse, donc honnête, et les traîne-savates à la dérive.

Chemin faisant, il dépassa un cimetière de voitures dont les monticules révélaient des calandres découpées sur le ciel mauve telles des oriflammes hérissées à la gloire du déchet industriel. Le magma de tôles concassées fit affluer tout un monde de sensations révolues dans la tête de Tramson.

Avant d'arpenter les rues de la capitale, il convoyait des véhicules légers. Voitures de maître qu'il devait descendre sur la Riviera, bunkers aux vitres fumées d'hommes d'affaires souterrains, limousines flambant neuves de stars itinérantes du showbiz étaient passés entre ses mains.

Il s'était reconverti en éducateur de rue à la suite d'une rupture féroce avec une chanteuse à textes qu'il conduisait à Bourges. Sa bonne santé l'avait sauvé de la déprime et sa connaissance des marginaux facilitait sa tâche quotidienne.

Il progressait donc dans les rues tièdes, patinant au fond de sa poche la photo de Fred Ballestra que lui avaient remise les services du juge pour enfants. À cent cinquante mètres en retrait de la gare, il stoppa devant un bâtiment délabré à l'enseigne brinquebalante. Celle-ci indiquait encore *Foyer des...* mais la suite s'était perdue corps et biens. Au centre de la salle commune, une dizaine de vagabonds s'activaient autour d'un brasero. Tramson s'approcha. Quelques-uns d'entre eux relevèrent la tête à son entrée mais leur attention se reporta bien vite sur les saucisses fumantes serrées entre les tiges d'un gril de fortune. Un personnage obèse, au galurin défoncé, le rejoignit.

— En chasse, Tramson ?

— Oui, oui.

— On carbure à la chipolata, tu en veux une ?

Tramson hésita mais la faim l'emporta sur l'urgence de sa quête. Il opina vigoureusement. L'autre se courba sur les flammes et tira vers lui deux saucisses à la graisse dégoulinante. Il en tendit une à Tramson. Les deux hommes s'écartèrent du groupe et s'appuyèrent contre un mur au revêtement brûlé.

— Je peux t'aider ? s'enquit l'homme au chapeau.  
— Pas cette fois-ci, Félix. Dany est dans les parages ?  
— Il fait rouler ses dés dans le salon, s'esclaffa le gros type.

Tramson se redressa d'un coup de reins et rejoignit un groupe de quatre hommes penchés sur une partie de passe anglaise dans la pièce attenante. Un Black, portant béret et âgé d'une vingtaine d'années, sortait des 7 et des 11, un sourire ironique plaqué en permanence sur les lèvres. Un lanceur de compétition goguenard, voilà tout.

— Les dés sont lestés, murmura Tramson à l'attention de Félix qui l'avait rejoint.

— T'es maboul, s'insurgea l'autre, ce serait trop risqué. Ces mecs-là jouent leur chemise.

— On vérifie ?

Ne sachant trop quelle attitude adopter, Félix se balançait d'un pied sur l'autre.

— J'aime pas les histoires, laisse tomber.

Puis il sortit faire un tour dans la nuit.

— J'ouvre à trois cents, prononça le Noir, l'air de s'ennuyer un brin.

Un vieux au visage tanné, vêtu comme un prince, couvrit l'annonce. Le jeune homme tira.

Onze. Abattage.

Alentour, les visages se fermèrent. Plus personne ne pouvait suivre si ce n'est le vieillard possédé par le démon du jeu, au point d'abandonner un foyer bourgeois pour se mesurer avec des clochards arrogants.

— Je laisse tout, susurra le Black, soudain concentré.

Ils se consultèrent du regard puis, un à un, se proposèrent pour couvrir une partie de la mise. Le père tira fébrilement de sa poche de poitrine un billet de cinq cents francs. Le compte y était.

Dany lança les dés.

Dix.

Un rire nerveux s'éleva du cercle de joueurs. Tramson, quant à lui, ne quittait pas le lanceur des yeux.

— J'ouvre à deux mille, proposa Dany, la lèvre gourmande.

Le paquet de billets s'organisait devant lui en strates crasseuses. Il posa sur celles-ci un couteau à manche de bois afin d'éviter que le courant d'air traversant la pièce ne les dispersât.

Il fallut à nouveau supporter les soupirs des uns et des autres, les plus pauvres s'étant retirés depuis longtemps déjà. L'enjeu les ramenait maintenant vers le groupe accroupi dans la poussière.

— T'as le cul bordé de nouilles, Blanche-Neige, ça va pas durer, siffla un blond bovin en Levi's.

— Tu couvres ou tu t'arraches, mec. Un point, c'est tout.

Les deux hommes s'empoignèrent mais l'attrait du jeu l'emporta sur l'hostilité ambiante et leurs compagnons se chargèrent de les séparer.

Dany raffla les dés. Il commença à baratter en levant les yeux. Son regard croisa celui de Tramson qui le fixait sans bouger un seul muscle de son visage. Le jeune homme se troubla l'espace d'une seconde et sa main heurta le sol alors que les dés virevoltaient sur le béton.



Cinq.

Il tira à nouveau.

Six.

Neuf.

Six.

La sueur coulait lentement sur le visage de Dany. Autour de lui, chacun se projetait son cinéma intérieur. « Ça ne peut plus durer, il doit tomber. » Effectivement, les chances du Black s'amenuisaient peu à peu selon une logique implacable et, surtout, mathématique. Il saisit les dés et s'efforça de ne pas loucher en direction de Tramson. Ses yeux à la hauteur des pantalons, il tira en frissonnant de façon incongrue.

Double six.

Sept.

Dany était naze. La baraque éclata sous les vivats triomphants des parieurs qui se penchèrent avidement pour récupérer leur part du magot. Le lanceur noir se contenta de remiser en souriant son couteau dans sa poche. La main changea et il en profita pour abandonner la partie. Pour sortir, il devait frôler Tramson. Son regard accrocha le rictus ironique de l'éducateur.

— Tramson, t'es une belle ordure !

— Tu m'as baisé de combien la dernière fois qu'on s'est vus ?

— C'est le jeu, papa. Mes dés sont réglo.

— Joue pas les pleureuses, Dany, ça convient mal à ton genre de beauté. Tu as cinq minutes ?

— Pour quoi faire ?

— Viens dehors, j'ai à te parler.

Les deux hommes abandonnèrent le foyer habité maintenant par des murmures avides, et s'éloignèrent en direction des entrepôts déserts bordant les voies. Dany se posa sur une borne de fonte alors que Tramson s'appuyait contre la porte d'un hangar désaffecté.

— Fred Ballestra, prononça doucement Tramson.

— Le frère du chanteur ?

— T'es carrément médium, Dany.

— Rien entendu. À quoi il ressemble ?

— Comme son frère, avec cinq ans de moins.

— Nada, camarade.

Tramson se passa la main sur le front comme pour contenir une migraine passagère puis se rapprocha du Noir. Il le souleva par le col.

— Tu me balades, fils. J'ai un témoin de première division qui vous a vus ensemble à Pigalle.

— Quoi ! hurla Dany.

Tramson le libéra et partit pêcher au fond de sa poche le cliché remis par le juge. Il le tendit au lanceur de dés qui plissa les yeux quelques secondes au-dessus du carton.

— Peut-être... oui. Ce mec me parle, il y a du bruit, ça gueule un maximum.

— Accouche, ça urge.

— Laisse-moi réfléchir, bon Dieu !

Le Black marmonna entre ses dents :

— Je m'étais fait ratisser de cinq cents et on a décidé un break. Une bouteille de gnôle infecte que faisait circuler un patron de bistrot. Je reviens, c'est moi qui tire. Double cinq et dans la foulée une série d'abattages, puis ce mec se penche vers moi et... et me parle d'un combat de chiens.

- Qu'est-ce que tu fumes en ce moment, Dany ?
- On me l'a confirmé, merde ! Ça se passe dans l'ancien cinéma Ornano 43.
- Bon, admettons, s'énerva Tramson. Après ?
- Après, on est revenus sur Pigalle et un type a récupéré ce Ballestra.
- Comment ça, « récupéré » ?
- Ben, il lui a carrément dit de rentrer à la maison. Moi, j'avais pas mal bu, j'ai pas demandé d'explications.
- Il était comment, Fred ?
- Jeune, soupira Dany. Comment veux-tu que je m'en souviennne, je l'ai à peine regardé !
- Gros, maigre, pauvre, riche, shooté, clair ?
- Maigre. Ni riche ni pauvre et plutôt dans le cirage mais moi aussi j'étais à côté de mes pompes.
- Tramson se colla une gitane au coin de la bouche et tendit son paquet à Dany.
- Ornano 43, hein ?
- C'est pas forcément un habitué, observa Dany.
- Tu as une meilleure idée ?
- Non. Qu'est-ce que tu lui veux ?
- Son frère s'inquiète : Fred est mineur.
- Rien à foutre.
- Bon, on y va, proposa Tramson.
- *Tu* y vas, Tram, j'ai tombé une rouquine qui m'attend à Château-Rouge.
- Avance.

L'organisateur du combat téléphona sur le coup des vingt heures trente, le lendemain, à l'Éden Bar. Tramson

et Dany, ayant trouvé porte close la veille au soir à Ornano 43, s'étaient rabattus sur leurs contacts à Barbès pouvant les affranchir des jours et des heures réservés aux pugilats canins. C'est Floppy, un motard reconverti dans le bistrot cafardeux, qui prit la communication.

— Okay, on arrive.

Puis se tournant vers Tramson :

— Ça commence dans une demi-heure.

Les trois hommes s'engouffrèrent dans une camionnette sans âge et Floppy orienta le véhicule vers la porte de Clignancourt. La nuit investissait le boulevard Ornano et de maigres lueurs s'époumonaient sur les façades. L'ancien cinéma était plongé dans l'obscurité. Seul, un mince rai de lumière filtrait par l'entrebâillement de la porte que protégeaient deux Arabes aux gabarits impressionnants.

Floppy se fit reconnaître et ils pénétrèrent dans les lieux après avoir réglé le prix d'entrée.

Au centre de la salle, vidée de ses sièges défoncés, un pit – sorte de ring fermé par des planches mais édifié au niveau du sol – exposait sous la lumière sale d'un néon ses flancs rougis, labourés d'innombrables griffures. Au-dessus de l'arène, trois rangées de gradins permettaient de suivre, dans un confort relatif, les débats sanglants ignorés de la SPA.

Tramson et Dany s'approchèrent des chiens. Un noir, un gris foncé. Ils étaient maintenus dans un coin de la salle par leurs propriétaires qui, mutuellement, terminaient de les laver. Cela afin de prévenir les badigeonnages au sulfate de nicotine qui affaiblissent la bête dont les crocs mordent cette saloperie. Deux groupes de spectateurs-parieurs se pressaient autour des chiens, retenus fermement aux oreilles

et stimulés à la méthode Coué par leurs propriétaires, des jeunots à la nuque rose, sanglés dans du Tacchini d'importation.

— Géronimo, mon fils, tu vas me bouffer ce fils de pute, pas vrai ? martelait l'un des garçons à la face du chien gris.

— Crève-moi ce bâtard, Rocky, chuintait l'autre en écho. Puis l'arbitre, un fantoche au look de pasteur méthodiste, invita les éleveurs à pénétrer dans la boucherie.

— Je vais dégueuler mes tripes, souffla Dany.

Tramson se permit un sourire. À trente ans, il en avait vu d'autres.

Le silence se fit dans l'enceinte brûlante.

— Tournez vos chiens !

Les deux éleveurs pivotèrent à l'unisson et les pitbulls se trouvèrent face à face pour la première fois. Brusquement, une folie furieuse déforma leurs mufles couturés.

— Lâchez vos chiens.

Il n'y eut pas de round d'observation. Pas de salut nippon, ni de révérence au noble art : ils jaillirent l'un contre l'autre sans aboyer ni grogner. Seul l'impact des crocs et griffes s'entrechoquant gonfla la bande-son de cet équarrissage programmé. Le noiraud arracha la moitié de l'oreille du pitbull gris, une dent céda, le bruit d'un os brisé claqua dans la tête de Tramson. Il se détourna, écoeuré, alors qu'un effluve de ménagerie soulevait le cœur de Dany.

— Tue-le, Rocky, tue-le.

— Cinq cents sur le noir.

— Tenu.

Les femmes n'étaient pas les dernières à se passionner

pour le spectacle. Deux d'entre elles, collées à l'enceinte de bois, hurlaient sur un ton hystérique des encouragements à leurs favoris. Elles frappaient les montants du pit avec leurs bouteilles de bière quand les bêtes relâchaient leur pression. Puis le chien gris ensanglanté trouva une prise à la gorge du noir et ne le lâcha plus. Une longue plainte, un gémissement sans fin, traversa les murs du cube de béton. Deux ou trois pochards éclatèrent d'un rire aviné sur les derniers gradins. C'était fini.

Le propriétaire du perdant, fou de rage, pénétra sur le pit, saisit les pattes arrière de sa bête qui rampait misérablement et souleva l'animal.

— Qui voudrait de cet enfant de salaud ? beugla-t-il à la cantonade.

— Pas moi, merde, murmura Dany.

Les autres non plus n'en voulaient pas.

Alors le proprio – un mastodonte chauve aux yeux écartés – tira le chien hors du ring et, pivotant sur ses talons comme un lanceur de marteau, projeta contre le mur la tête de l'animal qui éclata sous l'impact.

Dany fixait maintenant la porte d'entrée, ce qui lui évitait d'avoir à supporter le carnage. Il tira Tramson par la manche :

— Ballestra.

Un jeune homme mince, aux cheveux blonds mi-longs, s'approchait lentement du pit, serré dans un blouson de toile noire.

— File en douce par l'autre côté, laissa glisser Tramson entre ses dents.

# BARBÈS TRILOGIE

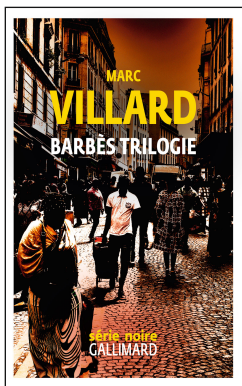
**MARC VILLARD**

Ces trois courts romans sur Barbès, quartier populaire du nord de Paris, écrits entre 1987 et 2006, sont réunis pour la première fois en un volume.

Ils mettent en scène Tramson, un éducateur de rue, qui veille à ce que les mineurs dont il est responsable restent sur un chemin rectiligne malgré les drames qui les guettent : ce jeune homo dont la tête est mise à prix, Fari la dealeuse qui a tué accidentellement l'homme de sa vie ou encore cette prostituée congolaise tout juste majeure qui rêve de peinture et de Beaux-Arts.

Chroniques de la violence généralisée qui s'exerce contre les plus fragiles, ces textes peignent le quotidien d'un quartier populaire d'une grande capitale, où l'on croise au long des rues autant de belles âmes que de très sombres. Ici on se drogue, on se prostitue, on tue, on invective, on lave le linge sale en famille, mais on s'aime aussi, et on s'entraide beaucoup.

Marc Villard est l'un des grands stylistes du polar français et de la Série Noire. Il écrit des romans, des nouvelles noires, des scénarios pour la bande dessinée. Ses ouvrages ont aussi été publiés aux Éditions L'Atalante, Rivages Noir, et plus récemment aux Éditions Joëlle Losfeld.



**Barbès trilogie**  
**Marc Villard**

Cette édition électronique du livre  
*Barbès trilogie* de Marc Villard  
a été réalisée le 23 août 2019 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072828874 - Numéro d'édition : 344022).  
Code Sodis : U22223 - ISBN : 9782072828904.  
Numéro d'édition : 344025.